

## DEUXIÈME JOUR

C'est au cours d'une promenade au mois de juillet 2000, en Syrie, que j'ai ressenti sur ma peau le souffle des revendications du monde musulman. Les espoirs déçus, les sentiments de trahison et d'abandon des jeunes générations issues des classes moyennes du monde arabe prenaient corps, s'incarnaient, au bord d'un précipice, là, à soixante mètres au-dessus du vide, sur les remparts de la majestueuse citadelle de Saône – comme la nomment les historiens, enfin les Européens. Nous étions arrivés par un bus attrapé une trentaine de kilomètres plus à l'ouest, à Latakieh, au bord de la Méditerranée. Nous avons gravi à pied cette montagne qui surplombe les routes d'Alep et de Damas, jadis un croisement stratégique justifiant les efforts des Phéniciens puis des troupes d'Alexandre et plus tard des croisés pour disposer de cette place forte constituée en son sommet. L'étroit et profond défilé, en contrebas des tours, rend l'entreprise *a priori* impossible. Les croisés emmenés par le chevalier Robert de Saône s'y établirent en 1119 pour

quelques années. Le grand Saladin les délogea en 1188 pour y installer un pouvoir musulman. Puis, avec le développement de nouvelles voies routières, le château cessa d'intéresser les militaires. Sous mandat français durant la première moitié du XX<sup>e</sup> siècle, on s'habitua dans la région à le nommer à nouveau « citadelle de Saône » et à y voir passer des officiers de Saint-Cyr stationnant alentour et en mal de visites touristiques qui leur rappelleraient le pays. C'est en 1957, dans une période marquée par la création de plusieurs États arabes issus de la décolonisation, que les autorités administratives locales lui découvrirent une nouvelle utilité, très politique celle-là. Elles estimèrent approprié de rebaptiser l'endroit *Qala'at Salah al-Din*, la forteresse de Saladin, comme pour léguer une histoire qui insisterait désormais sur les victoires musulmanes contre les troupes occidentales.

C'est cet héritage-là que venait recevoir un groupe de lycéens avec qui nous bavardions sur les remparts. Ils étaient quinze environ, des garçons seulement, peut-être âgés de seize à dix-sept ans, accompagnés d'un jeune professeur plutôt avenant. Nous étions les seuls Européens, vite repérés. À l'intérieur des remparts qui nous rapprochaient sur cet étroit piton rocheux, deux ou trois d'entre eux nous ont apostrophés, chaleureusement. Notre présence les intriguait. Eux étaient venus là comme en pèlerinage, pour se gorger d'une fierté perdue, se convaincre que les

Arabes n'étaient pas destinés à être dominés par les Occidentaux, rendre grâce à Saladin. Ils voulaient connaître, évaluer notre intérêt pour le héros des chefs de guerre arabes. Puis la discussion s'emballa. Ils nous demandèrent comment en France on parlait des Arabes, si c'était vrai que chez nous on détestait plus particulièrement les Algériens – ils l'avaient entendu à la radio. Ils nous promirent qu'un jour ils sauraient bâtir des autoroutes aussi belles que les nôtres et nous assurèrent que leurs hôpitaux fonctionnaient très bien, là encore aussi bien que les nôtres ; une bravade pleine de pudeur pour nous faire oublier les déplacements de leurs dirigeants politiques qui partent soigner le moindre ulcère à Paris ou à Genève par méfiance à l'égard du système de santé que leurs régimes délétères sont chargés de gérer. Le sujet n'avait rien de neuf : ces questions sensibles se rapportant toutes à la fierté arabe animent de multiples discussions sitôt qu'un étranger s'arrête au Moyen-Orient. Mais cette fois-ci, la fraîcheur et la spontanéité qui les portaient m'ont convaincu de leur considérable portée, de la nécessité de dissiper de toute urgence les doutes qui les entouraient. Ce sentiment d'être aujourd'hui comme hier asservis par des ex-colonisateurs qui cautionnent les régimes qui les oppressent – parce que ce serait leur destinée et, qu'ils seraient incapables de se choisir un autre avenir. Avant de quitter cette place forte, l'un d'eux, qui auparavant était resté en retrait, me glissa, jovial, dans